

Je ne suis qu'une douleur qui passe.
Une brûlure sur la chute des reins ou
nichée au creux de la hanche.

Je ne suis qu'une douleur qui passe. Je
ne suis qu'un souvenir qui va s'en aller.
On dit ça. On dit ça de moi.

L'instinctif. L'instinctif geste. Le geste
de l'instinct, la poésie du loup. Comme
une plainte. Un livre de l'émouvance, Un
devenir incertain. Un livre à n'ouvrir
qu'après la mort. Après l'orage. L'orage
des correspondances inachevées. Et désas-
treuses. Du loup tatoué, la désolation. Et
quelque chose d'injecté dans les yeux.

J'ai des turbulences pour mes nuits.
J'ai tant de turbulences pour tant de
nuits.

Ça ne sert à rien de s'écrier, on dit ça.
Mieux vaut s'écrire, s'exiler.
Mais je ne m'exile pas. Je m'écrie dans
le quartier des viandes. Je suis mon
propre exil, le lieu même de mon exil. Je
suis le quartier des viandes.

Je m'écrie sur des pages blanches, et
sur les murs aussi. Les mêmes murs contre
lesquels je frappe ma tête et je casse ma
voix.

Rien n'est étranger à ceux qui
s'écrient. Le froid, la chaleur, le bruit, le
silence, la fureur, rien n'est étranger à
ceux qui s'écrient.

L'écriture.

C'est ce qui s'écrit.

Ça s'écrie comme on veut.

J'ai les nuits visuelles. J'ai les images de mes nuits noires teintées de rouge.

C'est violent et insoutenable.

Il y a les voix dans la nuit, l'ave maria qui me fait pleurer.

J'ai la mémoire ravagée, ravageuse. Et c'est dans ses propres ravages, dans ses propres ruines, que s'abrite mon passé, vacillant, défaillant.

Je m'absente. Peu à peu. Un éloignement. Un départ.

La clarté s'absente. Ça glisse peu à peu.

Je ne garde que le silence. Je réponds par mon silence et j'en réponds, de mon silence que je garde. Ma fureur, elle, ne répond de rien.

J'ai la clarté qui s'absente. J'en réponds. De mon absence de clarté, j'en réponds.

Regarde, il n'y a pas de lampe allumée.

J'ai la clarté qui s'absente. La raison qui devient aveugle.

Reprendre haleine, puis repartir. Chut.

Reprendre haleine. Puis repartir. Qu'on en finisse avec la douloureuse période. Chut.

Tant de turbulences pour tant de nuits.

Je ne suis qu'une douleur qui passe. Un souvenir qui va s'en aller.

J'ai jamais pu parler de mon père. J'ai jamais su. Je n'ai su dire que sa mort. Rouge. Une mort pleine de sang. Une mort de scie circulaire. Lancée à treize mille tours minute. Qui déchire la gorge. Qui tranche la carotide. Qui décapite.

Mon père s'est noyé dans son sang.
Dans le sang et la sciure.
La sciure me fascine.

Dire comment son père est mort, ce n'est pas parler de son père.

Il y a.

Ce que je suis et ce que j'ai été. Il y a. Ceux que je suis et ceux que je ne suis pas.

Il y a. Ce que je suis et ce que j'ai senti. Ce que j'ai ressenti. Ceux que je ne peux pas sentir. Ce que je vois et tous ceux que j'ai vus. Il y a. Ce que je pense et ceux qui ont pensé. Il y a. Ce que je touche et celles qui m'ont touché. Il y a. Ce que j'entends, tout cela que j'entends et tous ceux que je n'ai pas entendus. Il y a tous ceux avec qui on ne s'entend pas. Et ceux qui n'écoutent pas. Ne pas s'entendre vient de ceux qui n'écoutent pas, de ce qu'on n'écoute pas. Il y a ce qui s'écrit et tous ceux qui s'écrient. Il y a ceux qui pleurent et ceux qui font pleurer. Il y a les âmes humides et les âmes sèches. (Je suis une âme sèche, dans ma bave). Il y a ce qui est dur et ceux qui ne durent pas. Il y a tout ce qu'on goûte et tous ceux qu'on vomit, tout ce qui nous tourmente et tous ceux qu'on tourmente. Tout ce qu'on abîme et tous ceux qui s'abîment. Ce qu'on envisage et celles qu'on dévisage.

Il y a tous ceux-là. Ceux-là qui font tout ça. Ceux-là qui font tous ça. Ceux-là qui font cela. Qui font "ce" là. Il y a tous

ceux-là qui font celui-ci. Il y a celui-ci qui vaut bien celui-là. Il y a eux. Il y a lui. Tout le reste les rapproche.

Il y a ce que je suis. Ce que j'ai été. Ceux que je suis et ceux que j'ai été. Ceux que j'ai vus. Que j'ai vus être ou n'être pas – (car telle est question ?). Ou n'être plus, peu à peu – (n'est-ce pas là la question ?). Il y a ce que je sens. Ce que j'ai ressenti. Ceux qui ne se sentent plus. Ceux qui se sentent mal ou bien. Il y a ce que je pense et ce que j'ai pensé. Ceux qui pansent leurs blessures. Et ceux qui les rouvrent. Il y a ce que je touche et ce que j'ai touché. Ce à quoi je ne touche plus. Et ceux qui ne me touchent pas. Il y a ce que j'entends, ce que j'ai entendu. Et ceux que je n'écoute pas. Il y a ce que je crie et ce que j'ai écrit, (cris de rage médium et de jouissance médiocre). Il y a ceux que j'aimais et celles qu'ont fait gémir. Il y a des peaux sèches et des dépôts humides. Des sexes durs et des peaux ambrées. Il y a ce qui est vrai, et il n'y a que ça de vrai. Même si ça ne dure pas.

Il y a ce que je suis et ce que j'ai été. Avec tout ça, ceux-ci et cela, "ce" là.

Il y a ce que je suis.

"Ce" que j'ai été.

"Ce" que je serai.

Mon corps ne peut plus contenir tout ce sang.

La noirceur de mon âme tranche avec la couleur de ma peau.